



*Le comte demanda au portier s'il y avait
une chambre libre.*

(Page 1252).

C. I.

LIVRAISON 165.

Annales de la région de la Guyane
1981-1982
M. Kesteven

CHAPITRE CLXXXIV.

PREPARATION A LA LUTTE

La femme de Zola était une personne distinguée et sympathique dont le visage avait une expression très douce et un air de vive intelligence.

Elle éprouvait pour son mari une véritable adoration et le traitait avec une sollicitude toute maternelle ; aussi était-elle très inquiète de le voir, depuis quelque temps, distrait et préoccupé.

Elle ne parvenait pas à s'expliquer ce changement.

La femme de chambre lui avait dit que Madame Dreyfus était venue pendant son absence et que Monsieur Sheurer-Kerstner était venu également.

L'inquiétude de l'écrivain était-elle due à l'une de ces deux visites ?

Madame Zola ne savait rien de Madame Dreyfus, sauf qu'elle était la femme d'un officier qui avait été condamné à la déportation à vie pour crime de haute trahison.

Par contre, elle connaissait très bien Sheurer-Kerstner qui était un des hommes les plus estimés de la République. En raison des nombreux et grands services qu'il avait rendus au gouvernement, il avait été nommé président du Sénat.

Mais quelle espèce de relation pouvait-il avoir avec son mari ?

Et pourquoi l'écrivain ne parlait-il pas ?... Jusqu'alors, il n'avait jamais eu de secrets pour sa femme et il faisait part de toutes ses préoccupations.

Elle n'aimait pas l'interroger, mais finalement, elle ne put plus y tenir et elle lui dit en lui prenant doucement la main :

— Tu es tout changé Emile... Qu'as-tu donc ?

Le romancier sursauta comme s'il s'était tout-à-coup éveillé d'un rêve et comme s'il venait seulement de s'apercevoir de la présence de son épouse auprès de lui.

Son front se plissa et il eût un sourire contraint.

— Je n'ai pas voulu parler, fit-il, parce que je n'ai presque pas pu croire tout ce que j'ai appris ces jours-ci...

— Parle Emile... Dis-moi tout...

— J'ai dû me convaincre de ce qu'il existe des hommes qui occupent des situations extrêmement importantes qui jouissent de l'estime de tous et qui sont capables de tuer un être innocent ou de le martyriser pendant des années !...

Madame Zola ouvrit de grands yeux étonnés.

— Je suppose, fit-elle, que tu fais allusion à des temps reculés... Il est certain qu'au moyen âge il existait des gens qui abusaient de leur pouvoir pour martyriser des innocents, et qui les tuaient même parfois sans que personne puisse savoir ce qu'ils étaient devenus... Mais je ne pense pas qu'aujourd'hui de telles horreurs soient encore possibles...

Zola eut un amer sourire.

— Tu te trompes, ma chère amie ! répondit-il. Ces choses-là se passent encore aujourd'hui, et en France même... Encore aujourd'hui, on trouve des gens qui ne craignent pas de ruiner un innocent et sa famille... C'est

ce qu'on a fait avec ce malheureux capitaine Dreyfus ?

Madame Zola sursauta et s'exclama avec un air stupéfait :

— Dreyfus ?... Ce misérable qui a trahi sa patrie ?

L'écrivain garda un instant le silence puis il dit :

— Tu es donc, toi aussi, d'avis que le capitaine Dreyfus était coupable ?... Mais pourrais-tu me répondre si je te demandais pour quelle raison il aurait trahi sa patrie ?

Madame Zola regarda son mari avec un air confus.

— Quant à ça, répondit-elle, je serais certainement bien embarrassée de te le dire !...

Cela me paraît même être un mystère difficilement explicable, puisqu'il est notoire que Dreyfus était riche... Ce ne devait donc pas être par avidité d'argent qu'il a fait cela.....

— Il se pourrait aussi que Dreyfus soit innocent !

— Innocent et relégué à l'Ile du Diable ?... Ce serait vraiment atroce !

— C'est atroce, en effet, parce que Dreyfus est innocent !... Telle est la vérité !

— En es-tu sûr ?

— Oui !... Ces jours-ci, j'ai pu me convaincre de ce que Dreyfus est l'homme le plus malheureux de la terre et le plus digne de compassion, tandis que ses ennemis sont des criminels...

Dominé par l'émotion qu'il éprouvait, l'écrivain se tût encore un instant, puis il reprit :

— Maintenant, tu sais pour quelle raison j'étais préoccupé et distrait... La femme du capitaine Dreyfus est venue me voir avec ses enfants et elle m'a supplié de m'occuper de l'affaire pour essayer d'obtenir la réhabilitation de son mari... Par une curieuse coïncidence, j'ai reçu ces jours-ci la visite de notre ami Sheurer-Kerstner. Nous avons beaucoup parlé de l'affaire Dreyfus... Je lui ai dit que j'étais absolument persuadé de l'innocence du

capitaine et que j'avais d'ailleurs eu cette impression depuis le commencement de son procès...

— Mais... Avant le procès, on a fait une enquête... Les juges du conseil de guerre devaient certainement avoir eu des raisons pour le déclarer coupable... Il me semble impossible qu'il puisse exister en France des juges capables de rendre une sentence inique et un ministre capable de la ratifier...

Emile Zola sourit encore avec une profonde amertume.

— Moi aussi j'aurais crû que cela était impossible ; mais, à mon grand chagrin, j'ai dû me convaincre du contraire ! J'ai compris qu'il y a des hommes dans le gouvernement qui sont indignes des fonctions qu'ils occupent... Sais-tu ce que notre ami Sheurer-Kerstner m'a confié ?

— Comme tu t'excites Emile !

Zola hocha la tête.

— Tu ne peux pas t'imaginer à quel point je m'intéresse à ce malheureux Dreyfus ! dit-il. Sheurer-Kerstner m'a confié qu'il était convaincu de ce que l'on avait commis des irrégularités inqualifiables lors du procès de Dreyfus et que c'est seulement au moyen de ces irrégularités que l'on a pu le condamner comme on le voulait...

« Dernièrement, Sheurer-Kerstner est allé en Alsace où il possède plusieurs usines... Au cours de ce voyage, il a été invité dans quelques maisons où il a entendu parler de l'affaire Dreyfus... L'on disait que le capitaine s'était livré pendant des années à l'espionnage au profit de l'Allemagne et qu'il avait gagné, en faisant ce trafic des sommes énormes avec lesquelles il a acheté un magnifique palais à Paris...

— Ceci est absurde, parce que les Dreyfus ont toujours mené une vie très tranquille et très modeste...

— Oui, Sheurer-Kerstner a dû se convaincre lui

aussi de ce que ces histoires ne correspondaient pas du tout à la réalité... Quand il est retourné une seconde fois en Alsace, il a voulu faire une enquête, pour savoir qui avait répandu ces calomnies et, à sa grande surprise, il apprit que c'étaient des officiers de l'Etat Major français qui étaient venus passer quelques semaines dans le pays quelque temps auparavant...

— Quelle horrible infâmie ! s'exclama Madame Zola. C'est presque incroyable....

— Incroyable, mais vrai, répondit l'écrivain.

— Mais pourquoi aurait-on fait une chose pareille ?

— Je n'en sais rien, mais je suppose que l'on voulait surtout s'efforcer de cacher la vérité...

— Mais pourquoi se serait-on encore donné la peine de colporter des mensonges sur le compte de Dreyfus après qu'il avait été condamné ?

— C'est aussi ce que se demandait Sheurer-Kerstner... Finalement, il est arrivé à savoir qu'un jeune officier qui avait fait partie du conseil de guerre lors du procès Dreyfus avait avoué que presque tous les membres du jury militaire étaient convaincus de l'innocence du capitaine, mais qu'ils ont dû le déclarer coupable quand même, parce qu'ils en avaient reçu l'ordre du Ministère...

— Est-ce que Sheurer-Kerstner a pu savoir le nom de cet officier ?

— Oui... Dès son retour à Paris, il est allé le voir et, après beaucoup de réticences, l'officier lui a confirmé que ce qu'il avait entendu dire en Alsace était bien exact...

— Donc, il est certain que Dreyfus a été injustement condamné... Mais je n'arrive toujours pas à comprendre les motifs de cette infâmie...

— Cela est assurément difficile à comprendre... Je n'y vois pas bien clair non plus, mais j'espère que nous arriverons un jour ou l'autre à découvrir toute la vérité...

Profondément impressionnée, Madame Zola murmura :

— Et... Tu voudrais...

Le regard de Zola s'enflamma d'enthousiasme.

— Assurément ! s'écria-t-il. Je voudrais pouvoir proclamer moi-même l'innocence de Dreyfus, et je crois que j'y parviendrai...

— Ce sera une entreprise bien difficile et peut-être pas sans danger, Emile !

— Je le sais bien, mais je ne dois pas hésiter... Je pense à ces malheureux qui, depuis de longs mois supportent de si cruelles souffrances... Je veux démasquer ces juges iniques qui ne sont que des criminels et je veux arriver à dévoiler la vérité aux yeux de tous... Je veux que l'on sâche qu'il y a dans l'armée des hommes qui sont tout-à-fait indignes du grade élevé qu'ils possèdent...

— Et comment entreprendras-tu cette lutte pour la justice, Emile ?... Comment feras-tu triompher la vérité ?

— Je vais me mettre en rapport avec l'avocat Demange, celui-là même qui a été le défenseur de Dreyfus lors de son procès... Si je dois soutenir une lutte ardue, je ne reculerai pas même si cela doit me ruiner complètement...

— Mais si le peuple ne veut pas savoir la vérité, s'il ne veut plus entendre parler de cette affaire ?

— Sois tranquille !... Je réussirai bien à faire entendre ma voix... Je ne me lasserai pas tant que la France et l'Europe entière n'aient pas répondu à mon appel !... Je veux soulever une tempête d'indignation qui apportera la ruine à tous ces misérables qui ont commis cet abominable crime... Si bien cachée qu'elle soit la vérité finit toujours par triompher dans le monde !

Les yeux d'Emile Zola, généralement calmes et serrens, s'étaient animés d'une flamme ardente, révélant

l'énergie et l'enthousiasme avec lesquels il se préparait à prendre la défense de l'innocent persécuté.

Au comble de l'émotion elle aussi, Mme Zola embrassa son mari en murmurant :

— Oui, oui, Emile ! Lutte pour la vérité... Je suis sûre de ce que tu vaincras...

Zola serra quelques instants son épouse sur sa poitrine, puis il lui tendit la main en s'exclamant :

— Au revoir ma chère amie... Dès maintenant je veux commencer à me mettre à l'œuvre... J'ai l'impression que je ne dois pas perdre une heure...

Ce disant, l'écrivain prit son chapeau et sortit. Jusque-là, il ne s'était jamais mêlé à la politique, mais cette fois, des circonstances tout-à-fait exceptionnelles exigeaient qu'il mette toute son habileté et toute son influence au profit d'une noble cause.





CHAPITRE CLXXXV.

LE BUT ATTEINT

Esterhazy répétait le geste qui lui était habituel dans ses moments de grande nervosité, tortillant la pointe de ses moustaches.

Il était furieux contre son beau-père qui était entré dans la chambre de la malade juste au moment où il était en train de se réconcilier avec sa femme.

Cette fois encore, le cœur si indulgent de la douce Clara s'était laissé atendrir et ses enfants lui avaient aussi facilité la tâche.

Il ne lui aurait plus été bien difficile d'avouer ses difficultés pécuniaires si l'industriel n'était survenu juste au plus mauvais moment.

Maintenant, les deux hommes étaient en face l'un de l'autre.

Esterhazy regardait le vieux monsieur avec un air interrogateur et ce dernier ne paraissait certainement pas animé de sentiments particulièrement bienveillants vis-à-vis de lui.

— Ça ne va pas être facile d'obtenir encore une fois de l'argent de lui ! pensait-il à part soi. Je vois bien qu'il a surtout envie de se débarrasser de ma présence...

Mais malgré tout, comme il était absolument à bout

d'expédients, il fallait bien qu'il se résigne à supporter la discussion certainement désagréable qui allait avoir lieu.

Tandis qu'il se torturait la cervelle pour essayer de trouver des arguments qui lui seraient favorables, l'industriel prit la parole et dit :

— Je ne comprends vraiment pas comment tu oses encore revenir ici !... Comment as-tu eu l'audace de revenir tourmenter ma pauvre fille que tu as déjà tant fait souffrir ?... Comment as-tu eu le cynisme de lui jouer encore une fois la comédie du repentir ?... C'est une honte ! Tu n'es qu'une canaille avec qui l'on devrait rompre toute espèce de rapports de crainte de se compromettre..

Le vieux monsieur avait prononcé ces mots sur un ton de profonde amertume et le regard qu'il fixait sur son gendre était empreint d'une expression de profond mépris.

Esterhazy frémissait de colère.

— Excusez-moi, fit-il, mais...

L'industriel ne le laissa pas continuer.

— Je n'excuse rien du tout ! s'exclama-t-il. Et je te conseille de ne pas faire semblant de t'offenser de mes paroles parce que je ne suis nullement disposé à user d'égards envers toi... Ne viens pas me raconter encore une fois qu'un officier ne peut pas permettre qu'on l'insulte... Ce n'est pas ça qui m'empêcherait de te dire clairement l'opinion que j'ai de toi...

Esterhazy écoutait avec un sentiment de rage impuissante les paroles de l'industriel et il se disait avec terreur que, si la conversation commençait sur ce ton-là, il n'y avait guère de chance qu'il puisse obtenir un centime de son beau-père. Il pensait avec effroi qu'il allait devoir s'en aller les poches vides, que ses créiteurs allaient le dénoncer aux autorités militaires et qu'il allait probablement être expulsé de l'armée, auquel cas il n'au-

rait plus qu'à se tirer une balle dans la tête.

Cette seule pensée lui donnait la chair de poule. Il se voyait déjà étendu mort sur le parquet de son appartement et il éprouvait un sentiment de compassion intense envers lui-même.

Finalement, il se tourna vers son beau-père et lui demanda sur un ton lugubre :

— N'êtes-vous donc pas accessible à aucune espèce de sentiment de pitié ?

L'industriel ne daigna pas répondre, mais son regard exprimait suffisamment bien ce qu'il aurait pu dire.

Esterhazy comprenait qu'il ne lui restait plus qu'une seule ressource : faire appel encore une fois à ses talents de comédien.

S'efforçant de sourire, il murmura :

— Oui, oui, vous avez parfaitement raison, mon cher beau-père... Je suis vraiment un misérable... La chose ne peut pas faire de doute et je serais bien le dernier à vouloir le nier... Ce ne serait assurément pas une grande perte pour l'humanité si je crevais !... Ma maudite légèreté de caractère a été cause de ma ruine et maintenant, je suis tout-à-fait perdu... Je vous jure que j'ai horreur de moi-même !

L'industriel fixa sur lui un regard stupéfait.

Il n'avait encore jamais entendu son gendre parler sur ce ton-là. Au contraire, Esterhazy n'avait jamais manqué de se laisser aller à une violente colère chaque fois qu'il lui avait adressé des reproches.

Cette fois encore, il s'était préparé à une de ces scènes de fureur.

Et ce changement si inattendu de la part d'Esterhazy lui causait un tel étonnement qu'il ne parvenait pas à comprendre à quoi il fallait l'attribuer.

Le traître laissa encore échapper un profond sou-

pir et continua sur un ton monotone, comme s'il se parlait à lui-même :

— Que ne donnerais-je pas pour réussir à me rendre maître de moi-même et à me corriger de mes horribles défauts !... Mais malgré tous les efforts que j'ai tentés dans ce sens, je ne suis jamais parvenu à aucun résultat appréciable... C'est une tare héréditaire qui est commune à tous les membres de ma famille... Ils ont tous mené une vie effroyablement dissolue jusqu'à un certain âge... Mais finalement, ils se sont tous corrigés d'une façon soudaine, et comme par miracle... Malgré leur jeunesse orageuse, ils ont tous terminé leur vie d'une façon remarquablement édifiante... Ils étaient devenus de véritables saints !

L'industriel souriait avec un air incrédule.

— Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas ?... Oui, je comprends très bien cela, car c'est à peine croyable, mais si vous voulez bien vous donner la peine de vous informer au sujet de la vie de mes ancêtres, vous verrez que c'est quand même la vérité !

— Est-ce que tu voudrais aussi, prétendre que tu serais capable de devenir un bon père et un bon mari ? demanda l'industriel avec un air ironique.

Esterhazy posa une main sur son cœur et dit sur un ton de profonde conviction :

— J'en suis absolument persuadé... Et je vous assure que je suis disposé à y mettre toute la bonne volonté dont je suis capable... Du reste, Clara m'a déjà pardonné.

— Oui, je le sais, interrompit le vieux monsieur. Clara est aveuglée par sa trop grande bonté aussi par son amour pour ses enfants. De plus, il est évident qu'elle n'aimerait pas devoir avouer à ceux-ci, quand ils seront plus grands, que leur père était un vaurien indigne de la moindre considération.

— Je viens de vous dire, mon cher beau-père, que

mon plus cher désir est de sortir de cette fange où je me suis laissé tomber.....

Oui... Tu dis cela aujourd'hui, parce que tu ne vois plus aucun autre moyen de te tirer d'affaire... Mais je comprends bien que cela n'est qu'une nouvelle tentative pour me soutirer encore de l'argent !

— Oh !..... Je crois que cela serait bien difficile !

— Certainement... Et j'en ai assez !... Depuis que j'ai commis l'imprudence de payer une partie de tes dettes, je suis assailli presque chaque jour par l'un ou l'autre de tes créanciers qui me présentent toujours de nouvelles notes..... Mais je suis maintenant parfaitement résolu à ne plus sacrifier un sou pour toi.....

— Est-ce que ceci est votre dernier mot ?

A cet instant, la porte s'ouvrit et les deux enfants du misérable firent irruption dans la pièce. Accourant vers leur grand-père, ils se mirent à l'embrasser en s'exclamant :

-- Grand-père !... Grand-père ! Quel bonheur que papa soit revenu !... Tu dois être bien content aussi, n'est-ce pas ?

Esterhazy, qui s'était assis dans un fauteuil prit la petite fille sur ses genoux. L'enfant paraissait ravie et elle gazouillait :

— Maintenant, nous te laisserons plus partir, tu sais papa !... Il faudra que tu reste avec nous pour que nous soyons tous heureux comme avant et que maman guérisse bien vite !

L'industriel regardait cette scène avec un air perplexe. Une pénible émotion se reflétait sur son visage qui était devenu tout pâle.

Tout-à-coup, le petit garçon s'approcha de lui, lui prit la main et lui dit sur un ton de reproche :

— Grand-père !... Pourquoi as-tu l'air tellement sérieux ?... On dirait presque que tu es fâché !

— Moi, je sais bien pourquoi grand-père est fâché. Intervint la petite fille en se retournant vers son frère. C'est parce que papa est resté parti si longtemps !

Le grand-père sursauta et regarda sa petite fille avec étonnement.

— Qui est-ce qui t'a dit ça ? interrogea-t-il.

— C'est Marthe.. La femme de chambre de maman...

Esterhazy et le vieux monsieur échangèrent un regard significatif.

D'après ce que la petite fille venait de dire on pouvait juger de la façon dont les domestiques devaient bavarder entre eux au sujet des malheurs conjugaux de la pauvre comtesse Esterhazy !... Cela devait faire le meilleur sujet de conversation de la valetaille de tout le quartier !

L'industriel avait serré les poings d'un mouvement instinctif et il était presque sur le point de s'élancer sur lui pour le jeter dehors.

Comprenant sans doute que sa sœur aurait mieux fait de se taire, le petit garçon s'exclama sur un ton joyeux :

— Oh !... Mais il ne faut pas faire attention à ce que raconte Marthe !... Elle ne dit que des bêtises !... Maintenant que papa est revenu, personne n'osera plus rien raconter... Et toi aussi, tu vas dire à papa qu'il ne doit plus s'en aller, n'est ce pas grand-père ?.. Tu veux bien qu'il reste avec nous ?

Plus furieux que jamais contre son gendre, mais vaincu par le désir intense des deux enfants de voir leur père rester avec eux. Il répondit d'une voix rauque :

— Oui, oui.. Il restera avec nous...

Les deux enfants se mirent aussitôt à pousser d'assourdissantes clameurs de joie.

Le vieux Monsieur continuait de regarder son gendre avec un air hostile et méprisant.

— Tu peux remercier les enfants pour ceci ! lui dit-il en allemand pour que les petits ne puissent pas comprendre. Je te donne ma parole d'honneur que si ça ne dépendait que de moi, je te flanquerais tout simplement à la porte !... Mais puisque je me trouve pour ainsi dire contraint de t'accueillir une fois de plus, j'espère que cette fois tu auras au moins la décence de tenir tes promesses et de te comporter convenablement.

Esterhazy qui voulait éviter de recevoir une nouvelle leçon de morale s'empressa de répondre :

— Oui, oui !.... Certainement !... Je vous jure que je ferai tout mon possible pour que mes enfants puissent estimer leur père.

— Veux-tu rester ici dès aujourd'hui !

— Oui, si mon appartement est prêt...

— Ceci ne prendra pas beaucoup de temps.. Et maintenant, viens ici...

Ce disant l'industriel se leva et s'approcha d'une table à écrire, faisant signe à son gendre de prendre place sur une chaise à côté de lui.

— Fais moi le compte exact des dettes que tu as encore... Je réglerai tout mais tu vas me donner ta parole d'honneur de ne plus en faire...

Il y eut une brève période de silence, puis Esterhazy déclara sur un ton solonel :

— C'est entendu, mon cher père. Je vous donne ma parole d'honneur de ne plus faire de dettes...

— Rappelle-toi, Ferdinand que c'est la toute dernière fois que je te viens en aide. Si tu manques encore une fois à ta promesse...

— Vous pouvez être tout à fait tranquille interrompit le traître. Cette fois, c'est sérieux !

— Tant mieux pour toi, mon ami, car si tu avais le malheur de recommencer tes fredaines, je saurais bien m'arranger de façon à ce que Clara soit définitivement



Ses parents qui ne l'attendaient pas du tout, furent très étonnés de le voir.....

(Page 1264).

débarrassée de toi..

— Laissons de côté ces propos désagréables mon cher père... Vous n'aurez point l'occasion de mettre vos menaces à exécution par ce que je suis fermement résolu à me comporter désormais comme un excellent mari et comme le meilleur des pères...

Puis Esterhazy se mit à faire le compte de ses dettes, ce qui fut une opération longue et compliquée. Quand ce fut terminé, il laissa échapper un grand soupir de soulagement car il se sentait allégé d'un poids énorme et il pouvait maintenant envisager l'avenir avec le plus parfait optimisme.

CHAPITRE CLXXXVI.

UNE TERRIBLE AVENTURE.

Se tenant par la main et jouant merveilleusement leur rôle de paysans en visite dans la capitale, Amy Nabot et Dubois parcouraient les rues de Vienne.

La nuit commençait à tomber et cela était pour eux une circonstance des plus favorables, car, dans la demi-obscurité du crépuscule, il aurait été impossible de remarquer qu'ils portaient un déguisement et très difficile de les reconnaître.

Néanmoins Amy Nabot avait encore très peur, car elle savait bien que si un fâcheux hasard la faisait tomber, malgré tout, entre les mains de la police, elle ne s'en tirerait pas avec moins de dix ans de réclusion.

— J'espère que personne ne nous adressera la pa-

role, dit-elle à son compagnon. L'on s'apercevrait bien à notre accent de ce que nous sommes étrangers.....

— Cela n'est pas tellement sûr, répondit Dubois avec calme. Je connais un peu le dialecte des paysans des environs de Vienne et je crois bien que j'arriverais à donner le change en cas de besoin... N'aie pas peur... Tant que tu es avec moi, tu peux être tranquille.. Tu ne cours aucun danger...

Amy Nabot lança à l'espion un regard indigné et s'exclama :

— De quel droit vous permettez-vous de me tutoyer ? Est-ce que vous perdez l'esprit ?

— Je regrette, mais cela est nécessaire pour bien jouer notre rôle.....

— Dans ce cas, je vous prie de ne me tutoyer qu'en présence d'autres personnes..... Tant que nous sommes seuls, ce n'est pas du tout nécessaire !

— Comme vous avez mauvais caractère !.. Il me semble qu'entre collègues, on devrait pouvoir se permettre une certaine familiarité...

— Je ne permets à personne de me tutoyer...

— Est-ce que vous avez toujours été aussi orgueilleuse ?

— Oui...

— Alors, je ne comprends pas comment vous avez pu devenir maîtresse d'un imbécile comme Esterhazy... Cela a d'ailleurs toujours été pour moi une chose incompréhensible !

— Je vous défends formellement de me critiquer. Dubois se mit à rire.

— Je crois que c'est vous qui perdez l'esprit ! dit-il. C'est tout-à-fait ridicule de votre part de vouloir vous donner de tels airs vis-à-vis de moi... Qu'est-ce que vous auriez fait si je ne vous avais pas offert ma protection...

— J'aurais certainement trouvé un autre moyen de

me tirer d'embarras....

L'espion fixa sur l'aventurière un regard ironique.

— En êtes-vous bien sûre ? fit-il.

— Absolument certaine.. Du reste ne vous pressez pas tellement de chanter victoire !... Nous ne sommes pas encore sortis de Vienne.

Juste à ce moment, ils arrivaient à une rue où il passait beaucoup de monde.

— Ici, il va falloir faire attention ! chuchotta Dubois à l'oreille d'Amy Nabot. Cesse de jouer la grande dame je te prie... Je t'assure que ce n'est pas le moment ! Moi, je m'appelle Franz et toi tu t'appelles Kathe, as-tu compris ?

Au même instant, l'aventurière s'aperçut de ce qu'un Monsieur très élégant la regardait avec intérêt, charmé sans doute par son joli visage et son costume si pittoresque. Mais elle s'imagina tout de suite que ce devait être un policier qui l'avait reconnue et, sur le point de s'évanouir de terreur, elle dut s'appuyer au bras de son compagnon pour ne pas tomber.

Dubois, qui ne perdait pas si facilement son sang-froid et qui tenait surtout à éviter une scène qui aurait pu attirer l'attention, s'empressa de la faire monter dans une voiture, ce qui n'était pas prévu dans le programme.

— Où faut-il vous conduire demanda le cocher.

L'espion nomma au hasard un faubourg de la capitale et en cours de route, il morigéna vertement l'aventurière qui était encore toute livide de frayeur.

— Si vous n'êtes pas capable de dominer vos nerfs mieux que ça lui dit-il sur un ton dédaigneux, vous auriez mieux fait de choisir une autre profession, car dans la nôtre il importe avant tout de savoir faire bonne contenance en cas de danger ! D'ailleurs, cette fois-ci, il n'y avait même pas de danger du tout et vous avez agi comme une sotte !

Amy Nabot était terriblement mortifiée, mais cette fois elle n'osa pas protester contre le ton arrogant de l'espion. Elle craignait aussi qu'elle aurait beaucoup de peine à se débarrasser de cet homme qui commençait déjà à prendre un tel ascendant sur elle.

Quand ils furent arrivés à l'endroit que Dubois avait indiqué, ils descendirent de la voiture et Dubois paya le cocher.

Puis ils reprirent leur chemin à pied se dirigeant vers une station de chemin de fer qui se trouvait à trois ou quatre kilomètres de là.

— Je me sens terriblement fatiguée ! gémit Amy Nabot après un quart d'heure de marche.

— Tans pis ! répondit rudement l'espion. Ce n'est pas une promenade d'agrément que nous sommes en train de faire... En tous cas il ne peut pas être question de nous reposer maintenant... Et il ne faut pas vous attendre à vous trouver bien à l'aise dans le train non plus, car, habillés comme nous le sommes, nous ne pouvons pas voyager autrement qu'en troisième classe.. Nous devons donc nous contenter d'une banquette de bois !

Enfin, ils arrivèrent à la gare où Dubois avait décidé de prendre le train.

C'était une assez grande station de banlieue où se joignaient plusieurs lignes.

Ils pénétrèrent vers les guichets.

Mais à peine avaient-ils fait deux pas que l'aventurière tressaillit et murmura à l'oreille de Dubois :

— La police !

Effectivement, deux gendarmes se tenaient près de la porte qui donnait accès aux quais de départ, regardant attentivement toutes les personnes qui passaient devant eux.

L'espion fronça les sourcils et lança un regard inquiet du côté d'Amy Nabot.

— Oui, chuchotta-t-il. Et ils sont sûrement là pour nous !... Je ne pensais pourtant pas que cette gare serait surveillée... C'est bien ennuyeux !

— Et maintenant, qu'est-ce que nous allons faire ?

— Rerter ici ! répondit l'espion. Ils doivent certainement nous avoir déjà vus... Ce que nous pourrions faire de plus stupide maintenant serait de nous en aller...

Puis, faisant signe à Amy Nabot de le suivre, il se dirigea vers un tableau horaire qui était à deux pas de l'endroit où se tenaient les deux gendarmes et se mit à le consulter avec une tranquillité parfaite.

Amy Nabot mourait de peur, mais elle s'efforçait de faire bonne contenance ; d'ailleurs, grâce au châle de paysanne qu'elle portait autour de la tête, l'on ne pouvait pas voir l'expression de son visage.

Toujours aussi calme que s'il n'avait pas couru le moindre danger, l'espion se dirigea vers un guichet et prit deux billets de troisième classe pour Ebergassin.

Puis, entraînant sa compagne vers la porte qui donnait sur les quais il s'exclama à très haute voix, de façon à ce que tout le monde puisse entendre :

— Regarde, Kathe... Des gendarmes !.. Ils doivent sûrement chercher quelqu'un !

L'aventurière se tenait nerveusement serrée à son bras.

Au moment de franchir la porte, l'espion avec une effronterie phénoménale, interpella l'un des deux représentants de l'autorité.

— Qu'est ce qui est arrivé ? lui demanda-t-il. Est-ce qu'un crime a été commis ?

— Occupez-vous de ce qui vous regarde ! répondit l'homme en détournant la tête avec un air de souverain mépris.

Le train entraît justement en gare. Dubois ouvrit la portière d'un compartiment de troisième classe, y fit

monter Amy Nabot et y monta après elle.

Il n'y avait personne d'autre dans le compartiment.

— Eh bien ma belle ? dit l'espion avec un air de grande satisfaction. Vous voyez que tout s'est bien passé après tout !

— En effet répondit l'aventurière. Vous avez fait preuve d'un sang-froid admirable. Vraiment, je vous admire !

— En cela, vous n'avez pas tort !... Et je crois que vous devriez m'accorder une récompense que j'ai bien méritée...

Ce disant, il se pencha vers Amy Nabot et chercha à l'embrasser. Mais l'aventurière le repoussa rudement, tandis qu'une expression de vive répugnance apparaissait sur son visage.

— Ne me touchez pas ! lui dit-elle. Je reconnais que vous m'avez rendu service, et cela vous sera payé en argent, mais vous n'avez aucun droit à mon amitié...

Dubois ferma à demi les yeux et laissa glisser sur l'aventurière un regard rempli de haine.

— Est-ce que vous me trouvez antipathique à ce point là ? demanda-t-il.

— Vous devriez le comprendre sans que j'aie besoin de vous le dire, car la goujaterie dont vous avez fait preuve chaque fois que vous m'avez rencontrée, n'était pas précisément de nature à vous rendre sympathique à mes yeux ! Cette aventure nous a provisoirement réunis et, par conséquent, il faut bien que je supporte votre compagnie, mais si vous vous êtes imaginé que vous alliez pouvoir profiter de ce voyage pour vous offrir le luxe d'une intrigue amoureuse avec moi, vous vous êtes trompé !... Les gens de votre espèce ne sont pas du tout ce qui me convient !.. Vous recevrez votre part des bénéfices et puis nous nous séparerons...

Dubois alluma une cigarette avec un air indifférent.

— Oui, vous avez raison, dit-il. N'en parlons plus... Avant tout, nous devons penser à mener à bien l'affaire dans laquelle nous sommes engagés... Ensuite nous verrons bien ce que le sort nous réserve...

Amy Nabot s'était à demi étendue dans un coin du compartiment et elle avait fermé les yeux.

Quand le train se mit finalement en marche, après un arrêt de plusieurs minutes, elle eut un soupir de soulagement. Le plus grand danger n'était cependant pas encore passé. Le moment le plus critique allait être celui où il s'agirait de passer la frontière. Mais l'aventurière ne voulait pas y penser maintenant ; elle était trop fatiguée ; elle ne pouvait plus résister au sommeil et ses yeux se fermaient malgré elle.

Quelques minutes plus tard, elle était déjà profondément endormie.

Dubois était resté immobile à sa place en face de l'espionne. Il fumait une cigarette après l'autre, sans arrêt, ce qui montrait sa nervosité. Tout en fumant il fixait Amy Nabot avec intensité.

Le costume que portait l'aventurière la faisait paraître beaucoup plus jeune qu'elle était en réalité et lui allait tellement bien qu'on aurait dit qu'il avait été inventé pour elle. Dans son sommeil, elle avait presque l'air d'une enfant, malgré que sa bouche eut quelque chose de tellement sensuel que Dubois éprouvait une envie folle de l'embrasser.

Finalement, d'un geste nerveux, il jeta sa cigarette. Dans ses yeux brillait une flamme extraordinairement ardente et qui trahissait son état d'âme.

Tout-à-coup, Amy Nabot ouvrit les yeux et son regard rencontra le regard excité de désir de l'espion.

Instinctivement, elle eut un mouvement de recul, comme une personne qui vient d'apercevoir un serpent glissant entre les herbes.

— Pourquoi me regardez-vous de cette façon ? demanda-t'elle avec inquiétude.

Dubois se mit à rire.

— Vous ne voulez même pas que je vous regarde ? fit-il.

— Du moins, vous ne devez pas me regarder de cette façon-là... Allez-vous asseoir dans l'autre coin et laissez-moi tranquille..... Avez-vous compris ?

L'aventurière avait prononcé ces mots d'une voix dure et sur un ton autoritaire. Dubois aurait bien voulu répliquer et exprimer son opinion, mais il savait qu'un homme n'arrive que bien rarement à avoir raison quand il s'agit de discuter avec une femme.

Et puis, après tout, ce qui importait le plus était de réussir à transporter les documents au delà de la frontière, puis de s'en servir pour conclure une bonne affaire.

L'espion se retira donc docilement dans l'autre coin et se mit à regarder par la fenêtre, sans plus avoir l'air de s'occuper d'Amy Nabot.

Mais si celle-ci avait pu lire dans les pensées de son compagnon de voyage, elle aurait assurément été encore plus inquiète qu'elle ne l'était.

CHAPITRE CLXXXVII.

UN HEUREUX HASARD.

Désireux de prendre un peu d'air et d'exercice afin de calmer ses nerfs surexcités, le commandant du Paty avait pris une voiture pour se faire conduire jusqu'à la porte Dauphine, puis il s'était mis à marcher rapidement le long des allées du Bois.

A peine avait-il fait deux cents mètres, qu'une grosse balle de caoutchouc tomba à ses pieds. Au même instant il vit accourir deux enfants qui discutaient.

— C'est moi qui ai gagné ! criait le petit garçon.

— Non, c'est moi ! clamait la petite fille. C'est à moi de lancer la balle maintenant.....

Du Paty regardait attentivement les deux petits qui s'approchaient rapidement.

Soudain, il tressaillit.

Ce n'était certainement pas la première fois qu'il voyait ces enfants-là !

C'étaient les enfants de Lucie Dreyfus.

Une pensée lui traversa aussitôt l'esprit.

Si le petit garçon et la petite fille étaient là, leur mère ne devait certainement pas être loin.

N'était-ce pas le moment de mettre cet heureux hasard à profit pour tenter une réconciliation avec la jeune femme ?

Le commandant ne perdit pas de temps à réfléchir.

Il ramassa la balle et la lança adroitement vers les deux enfants qui se mirent de nouveau à courir après leur jouet, mais dans la direction opposée.

Du Paty se mit à les suivre, mais tout-à-coup, il laissa échapper un cri de saisissement.

La balle avait rebondi jusque dans l'eau d'une de ces rivières artificielles qui serpentent à travers le Bois de Boulogne et la petite fille, emportée par son élan en voulant la rattraper avait perdu l'équilibre.

Instinctivement, elle chercha à se cramponner aux branches d'un buisson, mais elle n'y réussit pas et fut précipitée dans la rivière.

Le commandant accourut en toute hâte et il parvint sans peine à tirer de l'eau la pauvre enfant qui s'était évanouie d'épouvante.

L'officier la prit entre ses bras et promena autour de lui un regard éperdu, ne sachant que faire.

Pierrot qui avait assisté de loin à ce petit drame, arrivait en pleurant.

— Si elle m'avait laissé prendre la balle, elle ne serait pas tombée à l'eau ! gémissait-il.

Du Paty l'interrompit en lui demandant :

— Allons vite vers votre maman... Où est-elle ?

— Maman est à la maison ! sanglota le petit. C'est Sophie qui est venue avec nous.....

A ce moment, la bonne d'enfants apparût au détour d'un sentier, accompagnée d'un soldat qui se mit au garde à vous en apercevant son supérieur.

Du Paty fronça les sourcils et dit sur un ton irrité en s'adressant à la servante :

— De quel droit vous permettez-vous de vous éloigner tellement des enfants que vous êtes chargée de surveiller ?... Si vous étiez restée auprès d'eux au lieu d'aller vous promener dans les buissons avec votre amou-

reux, il ne serait pas arrivé d'accident !

La bonne se mit à pleurer en gémissant :

— Oh, Monsieur... C'est la toute première fois qu'il arrive quelque chose... J'ai toujours bien surveillé les enfants !

— Courez vite chercher une voiture ! ordonna du Paty en se tournant vers le soldat.

Le militaire partit en courant et l'officier le suivit en marchant aussi rapidement qu'il le pouvait, tenant toujours entre ses bras la petite fille qui était toujours évanouie et dont les vêtements ruisselaient d'eau.

— Est-ce que vous croyez que ma petite sœur va être ~~malade~~ ? lui demanda Pierrot, qui paraissait extrêmement inquiet.

— J'espère que non, répondit le commandant. Il fait heureusement assez chaud pour que ce bain forcé ne soit pas bien dangereux....

— Mais maman va être épouvantée quand elle saura que Jeanne est tombée à l'eau !... Je lui dirai que c'est vous qui l'avez sauvée et elle vous en sera reconnaissante....

Bientôt le soldat revint avec une voiture et le commandant y prit place avec les enfants et la bonne. Le cocher lui prêta une couverture dans laquelle il enveloppa la petite fille afin d'éviter, autant que possible qu'elle prenne froid.

Mais tout en s'occupant de son mieux de l'enfant, c'était surtout à la mère qu'il pensait et il se disait que toute cette combinaison de circonstances était bien heureuse pour lui. Le petit Pierrot, qui ne cessait de le regarder avec un air de sympathie et de gratitude, allait sans doute être le meilleur des avocats pour plaider sa cause auprès de la belle Lucie Dreyfus.

Pourquoi n'avait-il pas pensé plus tôt à conquérir d'abord le cœur des enfants pour arriver plus facilement à toucher celui de la mère ?

En tout cas, il allait être inutile maintenant de jouer la comédie des remords de conscience, puisque, finalement, le destin l'avait favorisé et qu'il allait pouvoir se rapprocher de la jeune femme, malgré l'abîme qui les séparait.

Décidément, le sort le favorisait ce jour-là !... Il avait réussi à faire disparaître la lettre du Palais de Justice et il allait être bien facile, à présent, de faire en sorte que la plainte portée contre lui ne soit pas renouvelée.

Les rapports entre lui et Lucie allaient se trouver changés du tout au tout par ce qui venait d'arriver, parce que Lucie allait lui être débitrice d'une dette de reconnaissance.

CHAPITRE CLXXXVIII.

LE LOUP CHANGE DE PEAU

MAIS NON PAS DE VISAGE

Durant un couple de jours, Esterhazy fut, conformément à sa promesse, le plus affectueux des maris et le meilleur des pères, donnant à Clara la conviction de ce qu'il avait réellement changé et qu'une vie de bonheur allait commencer. Mais le quatrième jour....

Les gens qui passaient avec un air tranquille et content lui donnaient un sentiment d'invincible nostalgie ; il se disait que la plupart d'entre eux se préparaient à passer allègrement la soirée, tandis que lui....

Non, vraiment, il n'était pas fait pour la monotonie de la vie conjugale ; il ne lui était pas possible de continuer ainsi ; c'était absolument insupportable !

S'éloignant de la fenêtre, il se laissa tomber sur une chaise prit un journal, l'ouvrit et se mit à lire les annonces des spectacles et des amusements qui devaient avoir lieu ce soir-là.

Comme tout cela paraissait séduisant !

Avec un soupir de regret, le traître laissa tomber le journal.

— Ah, passer encore une belle nuit de plaisir et de joie !... S'enivrer encore une fois du son de la musique et des chansons !... Oublier, pour quelques heures, les ennuis et les préoccupations quotidiennes !... Sortir pour un moment de cette assomante ambiance de vie de famille !

Quatre jours !.... Il y avait déjà quatre jours qu'il menait cette existence abrutissante.

Hochant la tête avec un air sceptique il murmura en souriant :

— Non... Tu es vraiment un vaurien, mon vieux Ferdinand !... Tu es tout-à-fait incorrigible !

Mais que pouvait-il faire contre son caractère ?.... Après tout, un homme ne peut agir que selon la mentalité que la nature lui a donné !

Son retour au sein de la famille n'avait eu d'autre but que de se délivrer de ses dettes et ce but avait déjà été atteint, parce que son beau-père avait donné satisfaction à tous ses créanciers. Mais à présent, Esterhazy ne se sentait plus capable de continuer cette vie de sacrifice.

Il avait besoin de respirer l'air libre, de se sentir indépendant, d'être seul maître de son temps et de ses actes.

S'en aller ?.... C'était facile à dire !.... Mais comment faire ?

En vérité, il n'avait plus de dettes, mais il n'avait pas non plus d'argent !

S'adresser à la trésorerie de son régiment pour demander un acompte ?.... Ce n'était pas possible non plus, car il s'était déjà fait payer sa solde pour plusieurs mois d'avance !

Que pouvait-il faire alors ?.... Ce n'était assurément pas son beau-père qui lui donnerait de l'argent pour aller s'amuser !

Soudain, une idée géniale lui traversa l'esprit :

— Rothschild !

Quelques années auparavant, il avait pris le parti d'un israélite dans une grave querelle d'honneur et il lui avait même servi de témoin dans un duel. La chose avait eu un assez grand retentissement et Rothschild ne refuserait sans doute pas de le récompenser pour avoir assisté un de ses coréligionnaires.

Sans hésiter un moment de plus, il prit place devant une table à écrire et se mit à rédiger la lettre suivante :

« A Monsieur le baron de Rothschild,

Paris.

« Monsieur le baron,

Quoi que je n'aie jamais eu l'honneur de vous rencontrer, je suppose que mon nom ne doit pas vous être tout-à-fait inconnu. Vous devez sans doute avoir entendu parler de moi lors de l'affaire de la « Libre Parole ».

« Vous êtes un puissant personnage et les tristes circonstances où je me trouve me poussent à commettre un acte désespéré : Je m'adresse à vous avec la prière de me venir en aide. Ce serait peut-être encore la seule chose qui puisse me sauver du suicide.

Votre dévoué,

Comte Ferdinand WALSIN ESTERHAZY